

—Oui, mon ami, et tu vois ici toutes mes joies et tout mon bonheur, répondit le marquis, en montrant sa femme et ses enfants.

M. de Sisterne eut un soupir étouffé.

Eugène, qui s'était tout de suite familiarisé avec le marin, avait sauté sur ses genoux et s'y était installé sans façon.

—Eugène, tu fatigues M. le comte, lui dit le marquis.

L'enfant voulut glisser sur le parquet. Mais M. de Sisterne le retint en disant :

—Il ne me fatigue pas du tout ; du reste, il faut que nous fassions tout à fait connaissance. Je ne puis vous exprimer la joie que j'éprouve d'avoir si vite conquis son amitié. Il paraît que ma rudesse de loup de mer n'a rien d'effrayant pour lui, lorsque je reviendrai, je suis sûr qu'il me reconnaîtra.

—Oui, je vous reconnaîtrai, dit l'enfant ; et je penserai à vous souvent.

Le comte l'embrassa.

—Il est charmant ! dit-il.

Le marquis souriait. La marquise était rêveuse.

—Je ne t'oublierai pas non plus, reprit le comte avec émotion ; je te rapporterai quelque chose de mon voyage. Chaque fois que je tournerai mes yeux du côté de la France, debout sur le pont de mon navire, je reverrai ton doux sourire, ton visage rose et ton regard intelligent. Cher petit, tu vas être un de mes souvenirs.

Le marquis se leva et proposa de faire une promenade dans le parc.

—Avec plaisir, répondit M. de Sisterne.

—Papa, veux-tu que j'aille avec vous ? demanda Eugène.

—Oui, nous t'emmenons.

L'enfant s'élança hors du salon, en criant :

—Mon chapeau ! mon chapeau !

—Et toi, Mathilde, viens tu avec nous ? demanda le marquis.

—Je me sens un peu lasse. Et puis, continua-t-elle, un fin sourire sur les lèvres, vous avez probablement bien des choses à vous dire ; je veux vous permettre de causer librement. Ce soir, après le dîner, M. de Sisterne n'appartiendra et je me dédommagerai.

—Faut-il emmener Maximilienne ?

—Votre promenade sera un peu longue pour ses petites jambes ; je crois qu'il vaut mieux ne pas l'emmener.

—Alors nous te laisserons avec ta fille.

Eugène entra dans le salon, son chapeau de paille à la main.

Un quart d'heure plus tard, les deux amis causaient de leurs souvenirs de jeunesse, en marchant lentement au milieu des magnifiques allées du parc.

—Où conduit cette sortie ? demanda M. de Sisterne.

—Sur la Marne, répondit le marquis.

—Ah !

—Au fait, nous pouvons continuer notre promenade au bord de la rivière, reprit le marquis.

—Je sentais l'eau, dit le marin en riant.

—L'eau douce, fit le marquis.

—Oui, mais l'eau des rivières va à l'Océan.

Ils sortirent du parc.

—Ce site agreste est ravissant, quel délicieux paysage ! s'écria M. de Sisterne émerveillé.

—N'est ce pas ? dit le marquis. Ce qui fait surtout le charme de ce pays si riche de culture, c'est que chaque mois le paysage change d'aspect et se pare d'une autre beauté.

—Mon cher Edouard, je connais à peu près tous les pays du monde, mais je le dis avec fierté et un légitime orgueil, il n'en existe aucun qui soit comparable à notre belle France !

—Je suis absolument de ton avis, répliqua M. de Coulange. Montjoie et Saint-Denis ! comme disaient nos pères, de glorieuse mémoire, la patrie avant tout ! Si nous n'avons plus l'oriflamme de Saint-Louis, nous possédons le drapeau tricolore, l'étoile aux trois couleurs de la France, toujours vaillante, toujours noble, toujours grande ! A tous les cœurs français, la patrie est chère, et il n'est pas vraiment français celui-là qui ne sent pas vibrer en lui l'enthousiasme patriotique !

Le capitaine de frégate saisit la main du marquis et la serra dans la sienne.

Et ils se mirent à marcher silencieusement, laissant leurs mains fraternellement unies. Cette noble étreinte avait plus d'éloquence que beaucoup de paroles. Elle signifiait que ces deux hommes se comprenaient, qu'ils avaient les mêmes sentiments d'honneur, et que le cœur qui battait dans la poitrine de l'un était digne du cœur de l'autre. Séparés depuis près de vingt ans, mais sans avoir cessé de s'estimer et de s'aimer, ils étaient heureux, non seulement de se voir, mais encore de se retrouver tels qu'ils s'étaient connus, c'est-à-dire animés des mêmes pensées.

—Quel est le nom de ce village en face de nous ? demanda M. de Sisterne pour rompre le silence.

—Miéran, répondit le marquis.

A ce moment, l'enfant, qui marchait devant eux, poussa un cri de surprise et de joie.

Ils levèrent brusquement la tête, et, à vingt-cinq ou trente pas de distance, ils virent deux femmes arrêtées au milieu du chemin.

Eugène s'étant tourné vers eux.

—Papa, dit-il d'une voix qui révélait une émotion violente, c'est madame Louise, une bonne amie du Jardin des Tuilleries.

Et, sans attendre la réponse du marquis, il partit comme un trait.

Presque aussitôt, ils virent l'une des femmes se baisser et recevoir l'enfant dans ses bras. Ils hâtèrent le pas. Le front du marquis s'était assombri ; il avait l'air contrarié.

L'autre femme dans laquelle le lecteur a reconnu Mélanie s'avança à leur rencontre.

—Madame, lui dit sèchement le marquis, je ne veux pas vous cacher mon étonnement ; en effet, je ne m'explique pas comment votre compagne, qui demeure à Paris, se trouve aujourd'hui à Coulange, sur le passage de mon fils. Je sais qu'elle a rencontré Eugène plusieurs fois dans le Jardin des Tuilleries et qu'elle l'a pris en amitié ; mais ce n'est point une raison suffisante pour qu'elle se croit autorisée à venir le chercher jusqu'ici. Je vous avoue que ceci me paraît singulier et que cette dame me donne le droit de suspecter ses intentions.

Le front de Mélanie s'était couvert de rougeur. Interloquée et confuse, elle ne trouvait rien à dire.

—Cette dame est-elle votre parente ? demanda le marquis.

—Elle est mon amie, répondit Mélanie ; mais nous nous aimons comme deux sœurs. Monsieur le marquis peut se rassurer, elle n'a aucune mauvaise intention. Regardez-la ; en embrassant votre fils, elle pleure de joie.

—Je veux bien vous croire, répliqua le marquis d'un ton radouci ; mais cela ne me donne point l'explication de cette rencontre imprévue.

—La voici, monsieur le marquis : j'ai amené mon amie à Miéran pour y passer quinze jours ou un mois avec moi dans ma famille.

—C'est différent. Ainsi, c'est le hasard ?

—Je ne veux pas mentir, monsieur le marquis ; nous avons dirigé notre promenade de ce côté, avec l'espoir que mon amie pourrait voir vos enfants de loin, en passant devant la grille du château.

—Je vous remercie de votre franchise, madame, dit le marquis, dont la figure avait repris son expression souriante. Allons, continua-t-il, j'ai eu tort, je le reconnais. Est-ce que vous êtes de Miéran ?

—J'y suis née, monsieur le marquis ; dans mon enfance, j'ai eu l'honneur de voir plusieurs fois madame la marquise de Coulange, votre mère.

—Et maintenant, vous habitez à Paris ?

—Depuis mon mariage.

—Comment appelez-vous vos parents de Miéran ?

—Les Rouget et les Blaisois sont mes cousins germains. Les Blaisois de Coulange sont aussi mes parents.

—Je connais plusieurs membres de votre famille. Eh bien, madame, je ne veux pas que vous gardiez l'impression qu'ont dû produire en vous mes paroles un peu trop vives. Lorsque vous et votre amie dirigerez votre promenade du côté de Coulange, vous voudrez bien entrer au château ; vous y serez reçues avec cordialité.

Mélanie balbutia quelques paroles de remerciement.

Après avoir embrassé l'enfant à plusieurs reprises, en le serrant contre son cœur, Gabrielle s'était relevée. Tout entière à sa joie, elle avait oublié qu'elle était en présence du marquis.

Soudain, rapides et brillants comme deux éclairs, son regard et celui de M. de Sisterne se rencontrèrent.

Gabrielle resta comme pétrifiée.

Le comte paraissait en proie à un trouble extraordinaire. Cependant, il n'avait point reconnu Gabrielle ; mais le regard de cette femme si pâle, qui lui rappelait un autre regard qu'il n'avait pu oublier, venait de pénétrer en lui comme une flamme et de mettre en émoi tous les tristes souvenirs de son cœur.

Et immobile, lui aussi, en face de la jeune femme, il semblait la dévorer des yeux. Peut-être attendait-il un nouveau regard. Mais Gabrielle tenait ses yeux baissés.

Une minute s'écoula ainsi, une minute d'anxiété et de malaise indescriptibles pour Gabrielle. On aurait dit qu'elle sentait le feu du regard qui pesait sur elle. Enfin, se raidissant contre sa faiblesse, elle parvint à se rendre maîtresse de son émotion. Alors, sans prononcer un mot, elle s'inclina devant les deux hommes. Puis, saisissant brusquement le bras de Mélanie !

—Viens, lui dit-elle, viens !

Et elle l'entraîna rapidement.

—Au revoir, madame Louise, cria l'enfant.

Elle l'entendit, se retourna sans s'arrêter et lui fit avec la main plusieurs signes d'adieu.

—Etrange femme, murmura le marquis.

Le regard de M. de Sisterne suivait les deux amies.